



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

www.abc-lefrance.com

PARDONNEZ-MOI

DE MAÏWENN LE BESCO

fiche film

FICHE TECHNIQUE

FRANCE - 2005 - 1h26

Réalisation & scénario :
Maïwenn Le Besco

Image :
Image : **Claire Mathon**

Montage :
Laure Gardette

Musique :
Mirwaïs Ahmadzaï

Interprètes :
Maïwenn
(Violette)
Pascal Greggory
(Dominique)
Hélène De Fougerolles
(Billy)
Aurélien Recoing
(Paul)
Mélanie Thierry
(Nadia)
Marie-France Pisier
(Lola)
Yannick Soulier
(Alex)



SYNOPSIS Alors qu'elle attend son premier enfant, Violette décide de lui offrir un film sur sa famille. Caméra au poing, elle va faire éclater la vérité et révéler les secrets de famille en affrontant à tour de rôle sa mère, ses sœurs, un journaliste que sa mère a connu vingt ans auparavant, et enfin son père... Aveux, cris, larmes et fous rires... : personne n'en sortira indemne !

CRITIQUE

(...) L'omniprésence de la réalisatrice, scénariste et interprète donne parfois l'impression d'un jeu narcissique à la complaisance gênante. Pourtant, Maïwenn se tire du piège avec un incontestable talent, à la fois par la distance et par la sincérité. La distance est celle de la réalisatrice, qui inclut le psychodrame dans une fiction bien construite par le biais du film dans le film, habilement utilisé. La sincérité est celle de l'actrice, habitée par la colère, le chagrin, le dédain, la soif de vérité, le besoin de consola-



tion et de pardon. Des émotions fortes et provocantes, face à un entourage qui pratique l'évitement. Marie-France Pisier campe une mère insouciant, affectueusement égoïste, réfugiée dans la légèreté de l'instant. Pascal Gregory est captivant en père dévoyé, fruste, buté, bégayant, enfermé dans un malaise plus ancien que lui. Peu importe ce que les personnages de Violette et de ses parents doivent à la réalité. Maïwenn leur donne une vérité dramatique, les met en scène avec une espèce de férocité ludique où passent des accents de détresse et de tendresse. Il y a dans ce virulent déballage familial une sauvagerie très maîtrisée.

Marie-Noëlle Tranchant.
<http://www.lefigaro.fr>

Gros plan sur un visage de fillette. Quelqu'un l'interroge, en voix off. Elle sourit, se tortille, élude les questions trop intimes. L'interlocuteur insiste, sans délicatesse. Le cadre est fixe, mais à cet instant, il semble s'être resserré autour de l'enfant, qui se fige, papillon épinglé. Cette gamine c'est Maïwenn elle-même, réalisatrice et comédienne de ce premier film très personnel. En quelques images d'archives, elle donne à voir son passé, son enfance abîmée, littéralement. Même si le personnage qu'elle interprète s'appelle Violette et non Maïwenn, c'est bien de sa propre vie, et de sa propre souffrance qu'il est ici question. Violette, donc, a grandi. Elle est enceinte.

Pour l'enfant qu'elle attend, elle traque la vérité sur elle-même et sa drôle de famille. Avec une petite caméra, elle décide de tout filmer. (...)

Le résultat est une déroutante expérience de cinéma, impudique et farouche. La cinéaste et son double exigent réparation. Maïwenn ne cherche pas à plaire ou à émouvoir : elle fait tout sauter, quitte à désarticuler son film lui-même. Emmerdeuse fantasque et blessée, elle ne ménage pas plus ses comédiens (formidables), invités à improviser. Résultat : de beaux morceaux de bravoure, comme ce repas familial, ahurissant croisement entre **Festen** et **Hellzapoppin**. Un film fragile, excessif et brouillon, brutalement sincère.

Cécile Mury
Télérama n°2967 - 25 Nov. 2006

A l'instar de Christine Angot en littérature, Maïwenn nous introduit avec ce film aux troubles délices de l'autofiction, genre qui ne se distingue en définitive de la fiction que par la publicité plus ou moins délibérée qui est conférée à la nature autobiographique du matériau dont l'œuvre s'inspire. Cette petite différence fait pourtant toute la différence, et c'est grâce à elle qu'Ingmar Bergman, qui n'a jamais filmé que sa vie intime, échappe à l'infamie pathétique qui caractérise une part notable de la production dite «autofictionnelle», dont l'essor n'est sûrement pas par hasard concomitant de celui de la télé-réalité.

Il faut donc brièvement présenter mademoiselle Maïwenn, pour éclairer les tenants et les aboutissants de ce film. Née en 1976, elle est la fille de l'actrice Catherine Le Besco, qui la destine très tôt aux planches, vocation qu'elle partage avec son frère et sa sœur, l'actrice et réalisatrice Isild Le Besco. Débutant dès l'âge de 5 ans, Maïwenn joue plus tard au théâtre sous la direction d'Antoine Vitez et de Daniel Mesguich, et au cinéma avec Francis Girod, Hervé Palud, ou Luc Besson, qui devient son mari.

Mais Maïwenn ne se contente pas d'interpréter. Elle crée aussi, et trouve sa voie élective dans l'exploration, haute en couleurs, de sa propre vie. Celle-ci fait d'abord l'objet d'un one-woman-show à succès (*Le Pois chiche* créé en 2001 au Café de la Gare), puis d'un court métrage qu'elle interprète aux côtés de sa fille Shana Besson (*I'm a actrice*, 2004). **Pardonnez-moi** explore le même filon, à la manière d'un psychodrame qui revêt tour à tour les oripeaux de la tragédie et de la farce. Maïwenn y interprète Violette, une jeune actrice enceinte qui, caméra au poing, décide de consacrer un film à sa famille pour que son enfant n'hérite pas de sa névrose.

La mise en abyme s'ajoutant ici à l'autofiction, le principe directeur de ce vrai-faux film de famille repose donc sur la capacité du cinéma à faire éclater la vérité de la névrose familiale. (...)

Tout cela, bien agité, donne lieu à quelques mémorables morceaux de bravoure, dévoile un tempérament de comédienne volcanique



doublée d'une réalisatrice finaude, et instille un doute permanent sur ce qui appartient au témoignage ou à la fiction. L'utilisation complaisante du motif du règlement de compte, associée à la naïveté, réelle ou feinte, qui consiste à faire croire que le cinéma est un instrument de thérapie familiale, accusent néanmoins les limites de l'exercice.

Jacques Mandelbaum
Le Monde - 22 novembre 2006

ENTRETIEN AVEC MAÏWENN LE BESCO

Comment êtes-vous passée de votre idée de départ au film ?
C'est très simple. Cette histoire, c'est mon fantasme. Dans le film, mon personnage s'appelle Violette car ce n'est pas réellement moi dont il s'agit. Ce qu'elle vit est tout ce que j'aurais aimé qu'il m'arrive. Je pars d'un fait réel - les problèmes avec mon père qui ont existé - pour faire au cinéma ce que je n'ai pas eu le courage de faire dans la vie. J'ai alors écrit un séquençier où j'ai résumé chacune des séquences parfois en 3 lignes, parfois en 10. De temps en temps, il y avait un bout de dialogue. Cela ne ressemblait donc pas à un scénario classique. Et c'est ce que les comédiens ont eu en main. Moi, j'écris de manière instinctive. J'ai besoin que ça ressemble à ma manière de parler. Et je sais que je ne changerai pas de méthode pour les projets suivants.

Quelles étaient les références que vous aviez en tête en écrivant ?

Magnolia de Paul Thomas Anderson, notamment ce personnage qui se sort de la douleur du passé dû à ses rapports avec son père mais surtout **Tarnation** de Jonathan Caouette qui m'a bouleversée.

Dans le film, vous répondez par avance à une question qu'on ne va pas manquer de vous poser : la part de l'autobiographie et son corollaire, l'intérêt que d'autres que vous peuvent avoir à suivre votre histoire à l'écran. Est-ce que cela vous fait peur ?

J'ai décidé de ne pas faire de langue de bois. C'est très simple. Oui, j'ai été battue par mon père. Mais à part cela, tout ce que l'on voit dans le film est du bidouillage. Il y a un peu de vrai que j'ai entendu chez un tel, un peu de faux, un peu de mes fantasmes, un peu de mes failles... Je pense qu'un film c'est une mayonnaise ! Et puis, encore une fois, je n'invente ici rien en tant que réalisatrice. Chaque réalisateur se nourrit consciemment ou non des choses qui l'ont touché tout au long de sa vie. Aujourd'hui, avec toute cette vague d'actrices passant à la réalisation, les femmes ont moins envie de se cacher. On l'a vu récemment avec Valeria Bruni-Tedeschi pour le film **Il est plus facile pour un chameau** et dans celui de Sophie Marceau... J'ai d'ailleurs proposé mon rôle à Valeria et cela m'a fait beaucoup de bien d'en parler avec elle. Elle a préféré me dire non car elle

préparait au même moment son deuxième long-métrage.

Aviez-vous des acteurs en tête au moment de l'écriture ?

Oui parce que ça m'aide d'avoir des visages. Je n'arrêtais pourtant pas de me dire dans ces moments-là, de ne pas trop me fixer sur un tel ou un tel pour ne pas être trop déçu. Et bien évidemment, les deux ou trois visages que j'avais en tête n'ont pas fait le film ! La seule actrice à laquelle j'ai pensé pendant l'écriture et qui se retrouve dans le film, c'est Hélène De Fougerolles. Pour les autres, je me suis battue pour essayer de convaincre des acteurs, de franchir les barrières de leurs agents respectifs. Mais comme il s'agissait de mon premier long, que je n'envoyais pas un scénario «normal» et que je produisais moi-même ce film, je pense que je n'ai pas du tout été prise au sérieux.

Pourquoi avoir pensé à Hélène De Fougerolles pour jouer l'une de vos deux sœurs ?

Parce qu'elle arrive à tout jouer, aussi bien la comédie que le drame et qu'elle était la plus proche du personnage de Billy... Parce qu'elle est toujours partante, toujours gaie. C'est hyper agréable de travailler avec elle.

Et qu'est-ce qui vous a fait choisir Mélanie Thierry pour jouer votre deuxième sœur ?

Au départ, j'avais choisi Sara Forestier qui a quitté le projet trois jours avant le début du tour-



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com



Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com

nage. Ça a été terrible. J'ai beaucoup pleuré car j'y voyais un signe du destin terrible. J'ai surtout cru que je n'allais pas pouvoir faire le film. Et à minuit, à tout hasard, j'ai appelé mon agent qui est aussi celui de Mélanie Thierry. Il se trouve qu'elle était à Paris, libre. Mais il fallait qu'elle en ait envie. Et ce n'était pas gagné car elle m'a tout de suite dit qu'elle n'aimait pas les impros, qui constituaient la base de mon travail. Elle a cependant accepté de lire le scénario. Elle a compris l'urgence de la situation et a fait des essais exceptionnels. J'en ai pleuré tellement elle était touchante et vraie. Et au final, cette «tuile» s'est révélée un vrai cadeau pour moi.

L'une des scènes les plus violentes de votre film est celle où votre personnage va rendre visite à son père pour le confronter à votre passé d'enfant battue par lui. Est-ce que ce fut la scène la plus compliquée pour vous comme actrice ?

C'est en effet la scène qui m'a le plus troublée car, à un moment donné, j'ai été dépassée. Je me souviens précisément du moment où ça a basculé : quand ma tête frappe le sol. A ce moment-là, j'ai oublié le film, les acteurs, les caméras... J'étais plombée par les souvenirs. Je n'avais jamais revécu ces moments. Et puis, une fois la scène terminée, je suis pourtant allée normalement derrière le combo et je n'ai montré à personne que j'étais à ce point troublée. C'est dur d'être chef d'or-

chestre car il ne faut jamais montrer qu'on doute et qu'on a mal.

On vit ce film de manière très active. Et on en ressort justement troublé et dérangé. Est-ce que c'était l'un de vos buts quand vous vous êtes lancée dans ce projet ?

J'avais en fait envie de livrer un petit message tout simple : il ne faut pas mentir, il ne faut pas taper, il faut aimer. C'est très premier degré, j'en conviens mais j'avais envie de faire passer cette idée. (...)

Et avez-vous pris ici tout le plaisir que vous n'avez jamais connu comme actrice ?

En fait, si je tournais tout le temps sur le mode de l'improvisation, j'adorerais être actrice. Mais ce n'est pas le cas et la plupart du temps je m'ennuie sur un plateau. Je déteste apprendre un texte car ça me rappelle l'école. Et le plaisir que j'ai à jouer est bouffé par ce qu'il y a autour, les concessions indispensables. Alors si, à l'avenir, je ne joue que dans mes films, ça ne pose pas de problème. Et même si je ne joue plus du tout ça ne m'en posera pas davantage tant que je peux réaliser.

Dossier de presse

BIOGRAPHIE

Issue d'une famille d'artistes, (...) très tôt son exubérance, sa bonne humeur intéressent le cinéma. En 1981, elle apparaît pour la première

fois à l'écran dans **L'Année prochaine... Si tout va bien** de Jean-Loup Hubert, elle a alors 5 ans. A 7 ans, elle joue le rôle d'Isabelle Adjani enfant dans **L'Été meurtrier** de Jean Becker. Elle tourne par la suite dans **Lacenaire** aux côtés de Daniel Auteuil et obtient son premier rôle important dans **La Gamine** en 1992. A 15 ans, elle rencontre le réalisateur Luc Besson. (...) avec qui elle tourne **Léon** et **Le Cinquième élément**. Avec **Haute tension** d'Alexandre Aja en 2003, Maïwenn fait son retour au devant de la scène. Le film connaît un certain succès et permet à l'actrice de passer derrière la caméra pour son premier court métrage **I'm an actrice**, dans lequel sa fille Shanna Besson tient le rôle principal. On la retrouve par la suite dans le film chorale **Les Parisiens** de Claude Lelouch et sa suite **Le Courage d'aimer**. En 2006, avec son premier long métrage, **Pardonnez-moi** elle continue sur sa thématique familiale.(...)

www.allocine.fr

FILMOGRAPHIE

Court métrage :	
I'm an actrice	2004
Long métrage :	
Pardonnez-moi	2005

[**Documents disponibles au France**]

Revue de presse importante
CinéLive n°107
Fiches du cinéma n°1843/1844/1845